Zeitschrift: Schweizer Hebamme : offizielle Zeitschrift des Schweizerischen Hebammenverbandes = Sage-femme suisse : journal officiel de l'Association suisse des sages-femmes = Levatrice svizzera : giornale ufficiale dell'Associazione svizzera delle levatrici

Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband

Band: 97 (1999)

Heft: 6

Artikel: Une norme sociale contradictoire

Autor: Vuille, Marilène

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-951344

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Accouchement et douleur

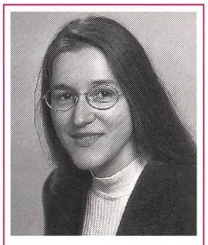
Une norme sociale contradictoire

Dans notre société, l'anesthésie va de soi s'il s'agit de se faire arracher une dent de sagesse ou recoudre une grosse plaie au front, mais pas pour mettre au monde son enfant... Les douleurs de l'enfantement bénéficient encore d'une forte acceptation sociale. Pourquoi?

Marilène Vuille

«ACCOUCHEMENT et douleur: pourquoi avoir choisi ce titre provocateur?» me demandait récemment une journaliste de la radio. Je répondis que sa question me surprenait, que je n'avais voulu mettre dans ce titre aucune provocation. Elle insista: «N'est-ce pas une provocation d'associer ces deux termes à l'ère de la péridurale?»

Cette question illustre bien la problématique: quand, au cours de mes recherches sociologiques, j'ai commencé à m'intéresser aux douleurs de l'accouchement, j'ai bien vite constaté que les positions sur ce sujet sont très contrastées, antagonistes entre elles, et souvent fort peu nuancées. Pour les un(e)s, il est archaïque de souffrir pour accoucher alors que nous vivons dans une société médicalisée. Pour d'autres, les douleurs de l'accouchement sont supportables et il est important qu'une femme les vive afin qu'elle puisse (se) démontrer sa propre force. Le but de ma recherche n'était pas de trancher entre ces deux positions, mais de repérer le modèle culturel dominant dans la société contemporaine et de comprendre ses fondements. Parler de «modèle culturel» régissant les manières de considérer et de traiter les douleurs de la parturition, c'est bien sûr faire l'hypothèse que l'accouchement ne se résume pas à un événement physiologique et que sa prise en charge, son déroulement, dépendent pour une large part de croyances, de certitudes, d'habitudes, d'accords sociaux dont on ne pourrait rendre compte entièrement par des raisons médicales. L'objet de mon analyse était dès lors non pas les douleurs de l'accouchement en tant qu'*expérience,* mais leurs *représentations sociales,* partagées par des professionnel(le)s de l'obstétrique aussi bien que par des profanes, par des hommes aussi bien que par des femmes, par des mères aussi bien que par des nullipares. Mon étude se fonde sur une enquête qualitative sous la forme d'entretiens avec des jeunes femmes avec et sans enfants, des sages-femmes et obstétriciens.



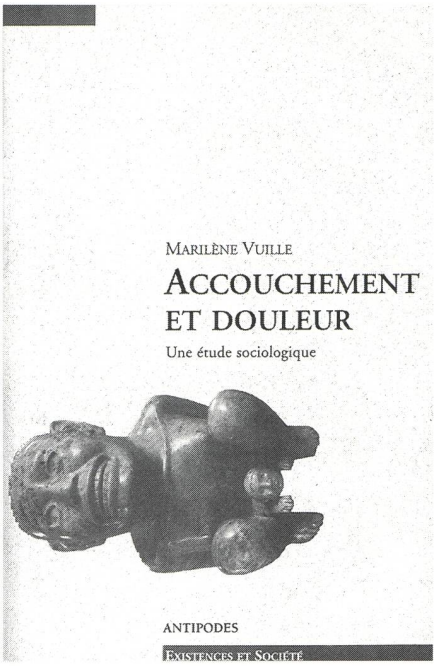
Marilène Vuille, licenciée en sociologie et anthropologie, détentrice d'une maîtrise en sciences sociales, travaille actuellement à l'Université de Lausanne.

L'acceptabilité sociale de la douleur physique

Aujourd'hui, dans notre société, les représentations de la douleur sont globalement négatives. Son acceptation est faible. Depuis le début de la décennie, de nombreux ouvrages de vulgarisation médicale, relayés par des articles de presse et par des émissions télévisuelles, sensibilisent le public au «scandale de la douleur» et procèdent à la «réhabilitation» des opiacés. La douleur chronique n'est plus considérée comme un symptôme, mais comme un syndrome, comme une maladie en soi, qu'il faut éradiquer par tous les moyens connus. Quant à la douleur aiguë, une fois sa fonction de signal remplie, elle n'a plus de raison de persister et doit être soulagée sans délai. En l'espace d'une ou deux générations à peine, notre société a passé d'une éthique d'acceptation de la douleur, «chose de la vie», «mal inévitable», à une éthique du rejet: souffrir est devenu inadmissible.

Etonnamment, ces discours très violents épargnent les douleurs des couches. En général, celles-ci sont considérées à part des autres et suscitent assez peu d'émoi, quand bien même leur intensité est reconnue. S'il est désormais inacceptable d'avoir mal pendant ou après une opération, souffrir plusieurs heures pour accoucher, loin de paraître monstrueux, semble bien plutôt requis pour beaucoup de gens. Cette disparité de jugement s'appuie sur trois arguments: 1) les douleurs de l'accouchement sont «naturelles», 2) elles interviennent lors d'un processus physiologique, dont l'aboutissement est (la plupart du temps) heureux et 3) elles s'oublient vite; trois raisons de ne pas intervenir pour les contrer. Ces justifications apparaissent aussi bien dans

© tiré du livre «Die Gebärhaltung der Frau» de L. Künter, 1994



Le livre de Marilène Vuille: «Accouchement et douleur: une étude sociologique» peut être commandé auprès de n'importe quel libraire ou directement chez l'éditeur (Editions Antipodes, CP 290, 1000 Lausanne 9, tél./fax 021 625 28 66, e-mail: antipodes@bluewin.ch) au prix de Fr. 27.–.

la littérature que dans les propos des personnes interviewées; leur récurrence même indique qu'il s'agit de représentations sociales prégnantes plutôt que d'opinions purement individuelles induites par une réflexion approfondie ou une expérience personnelle. Or, ces arguments – justifiant que les femmes *doivent* souffrir pour accoucher, qu'il soit *préférable* de ne pas avoir recours à des moyens analgésiques – s'écroulent dès qu'on les examine de plus près. Je n'entrerai pas ici dans les détails de mon analyse, pour laquelle je renvoie au livre. Je dirai simplement que l'on constate, au terme de l'examen, que ces arguments ne suffisent pas à établir une spécificité des douleurs de l'accouchement qui expliquerait leur acceptabilité sociale; celle-ci doit être recherchée ailleurs.

La douleur: signe de l'infériorisation sociale des femmes

Cet «ailleurs», ce fondement du modèle culturel qui voue les femmes aux douleurs de l'enfantement, c'est à mon avis dans la structure sociale qu'il faut le chercher. En particulier dans la structure des relations entre les sexes, qui jusqu'à aujourd'hui se caractérisent par une inégalité en défaveur des femmes. Les effets de cette structure d'inégalité entre les sexes se font sentir dans tous les domaines de la vie (professionnel, domestique, sexuel...), y compris dans les expériences les plus intimes, notamment la parturition. Ainsi, en Europe, des travaux d'histoire ont pu montrer que les taux de mortalité et de morbidité périnatales n'ont pas été réduits au cours du temps grâce aux seuls progrès de l'obstétrique, mais aussi dans une très large mesure grâce à l'amélioration des conditions de vie des femmes découlant de la conquête de leurs droits sociaux.[1] De même, c'est au moment où les femmes gagnent en marge de manœuvre, en pouvoir de décision et d'action que leurs douleurs spécifiques commencent à être prises en considération de façon sérieuse. Si, longtemps, l'analgésie obstétricale n'a pas constitué une priorité, ce n'est pas seulement pour des raisons liées aux connaissances scientifiques et techniques, mais aussi parce que les douleurs des parturientes n'étaient pas considérées comme méritant beaucoup d'attention et que, de plus, elles étaient jugées moralement salutaires dans une société marquée par un christianisme punitif. L'assignation des femmes à la douleur peut donc aussi se lire comme un effet de leur infériorisation sociale.

Un modèle en pleine mutation

Aujourd'hui, notre société est fortement sécularisée et les rapports entre les sexes tendent à une égalité toujours plus grande, surtout sur le plan formel (dans les pratiques, un long chemin reste encore à parcourir). Ces bouleversements sociaux offrent aux femmes et aux hommes de nouvelles manières de vivre leur féminité et leur masculinité. Les femmes en particulier ont gagné l'accès à des possibilités d'accomplissement personnel autres que la seule maternité; et celles qui accouchent n'ont plus, pour la plupart d'entre elles, à fournir les preuves de leur aptitude à être de bonnes mères par une souffrance qui augure les sacrifices ultérieurs. Une grande partie des conditions d'acceptabilité sociale de l'analgésie obstétricale sont donc désormais remplies. On peut alors faire l'hypothèse que le modèle social de l'accouchement nécessairement douloureux pour être «réussi» sera bientôt tout à fait obsolète; des réactions telles que celle de la journaliste citée plus haut semblent confirmer cette hypothèse.

Cependant, il convient de préciser que ce lien entre l'équité dans les rapports entre les sexes et la volonté de soulager la douleur n'est pas automatique: toute réticence à l'analgésie obstétricale ne suppose pas une opposition à l'avancée des droits des femmes; inversement, tout prosélytisme pro-analgésie ne se fonde pas sur des arguments égalitaires. C'est pourquoi, étant aujourd'hui dans une phase de transition, nous devons nous demander si nous ne risquons pas de passer d'un modèle culturel d'accouchement qui jusqu'ici prônait la souffrance nécessaire à un autre modèle, tout aussi normatif, celui de l'analgésie obligatoire. Imposer une analgésie péridurale à une parturiente vaut-il mieux que de lui imposer le stoïcisme? Mon livre ne se veut pas une ode à la péridurale. J'y dénonce ce que je considère être de *mauvaises* raisons de résister à l'indolorisation de l'accouchement: le maintien d'une norme sociale contradictoire puisqu'elle fait des douleurs touchant les seules femmes une épreuve nécessaire dans le même temps qu'elle exige que les autres douleurs (même celles réputées bien moins pénibles) soient apaisées. Cela dit, je considère que des femmes peuvent avoir de *bonnes* raisons de vouloir affronter les douleurs de l'accouchement: les raisons qu'elles ont elles-mêmes mûrement pesées sans céder aux pressions d'autrui.

Mon ouvrage s'adresse peut-être plus aux futures parturientes qu'aux sages-femmes. Il se veut un outil de réflexion permettant à la lectrice de se positionner face aux attentes sociales qui pèsent sur elle et de se demander: suis-je pleinement en accord avec cet argument, et pourquoi? Afin que chacun(e) puisse suivre sa propre démarche en pleine connaissance de cause. ◀

---

[1] Voir en particulier Edward Shorter, *A History of Women's Bodies*, Basic Books, 1982, Pelican Books 1984; traduit partiellement sous le titre *Le Corps des femmes*, Seuil, 1984.

Ce thème vous a intéressé?

Alors prenez note de ce qui suit: la section Vaud/Neuchâtel de la FSSF, en collaboration avec l'ESEI et l'école de sages-femmes de Chantepierre, vous convie à une **conférence** que donnera Marilène Vuille sur le thème de **la douleur liée à l'accouchement,** le mardi 22 juin 1999, de 17 h 30 à 19 h à l'ESEI, av. de Valmont 30, 1010 Lausanne. Prix: Fr. 20.–, étudiantes: Fr. 15.–, à l'entrée.